74. MARS 73.

Deux petits articles à propos d'un grand concert : Genesis valait bien cela.

l'ange gabriel

Peter Gabriel

Genesis était à Pop 2, au Bataclan, le 10 janvier dernier. Une salle pleine. 1 000 à 1 200 personnes pour admirer l'un des groupes qui contient peut-être le plus de promesses parmi la nouvelle génération pop anglaise. ➟

Même s'ils sont plutôt jeunes, l'histoire des musiciens de Genesis ne date pas d'hier. Ils sont nés dans la même vague que le Pink Floyd ou les Nice, vers la fin de l'année 1966. On serait donc tenté de croire qu'ils ont suivi des voies parallèles, ils ne se réclament pourtant pas de courants semblables.

Adultes réprimés

Pour eux, tout commence au collège. Tony, Michael et Peter composent à leurs moments perdus des chansons dont personne ne veut. Leur inspiration est originale, baignant dans les légendes de leur pays et les traditions de leur éducation. Un éclair de folie traverse de temps à autre cet univers tranquille de classe bourgeoise provinciale. A Londres, les musiciens à la mode s'éclatent autant qu'ils peuvent avec les dernières découvertes hallucinogènes. Les retombées de ces explosions atteignent les gens comme Genesis avec un petit retard. Il leur faudra un peu plus de temps pour se mettre au diapason, pendant que les Nice et autres King Crimson s'envolent pour la gloire, vivant intensément et durement leurs fantaisies.

Il faudra quelques années à Genesis pour enfin connaître une certaine consécration. Avant, il aura traversé les épreuves classiques pour tout groupe désireux de jouer sa musique avec le minimum de concessions, soucieux de lui conserver son intégrité : tournées faméliques sur les campus universitaires, porte-à-porte dans les maisons de disques. Jusqu'à l'heureuse rencontre avec un producteur intelligent. La suite se passera plutôt bien; un album par an depuis 1970. Fin 1971 sort « Nursery Cryme », aimable parodie des comptines enfantines revues avec un humour acerbe et une étrange lucidité sur les aspects noirs du fantastique infantile (voir à ce sujet le film « L'Autre »), monde de l'innocence fragile et forte, où l'esprit non contrôlé par la raison part vagabonder à travers les domaines interdits d'un subsconscient jugé maléfique par les adultes réprimés. Genesis s'amuse bien à révéler ce que tout le monde ne veut pas voir.

Aprés une brillante tournée aux États-Unis, qui lance définitivement le groupe sur la scène internationale, un deuxième album sort, dans le prolongement du précédent : « Foxtrot ». C'est pour une bonne part celui qu'ils avaient choisi d'interpréter sur la scène du Bataclan. La traduction de leur univers en gestuelle scénique incombe entièrement au chanteur, Peter Gabriel. Il met les textes en situation, changeant de costume ou de maquillage selon qu'il doit exprimer la fantaisie ou la tradition – qui d'ailleurs se rejoignent le plus souvent : apparition en noir, avec la couronne de verroterie, maquillage extra-pâle qui fait ressortir davantage les cernes noirs autour des yeux. Jeu de scène parodiant Alice Cooper. Et puis il se retire, pour réapparaître quelques instants plus tard portant une robe rouge décolletée, le visage entièrement dissimulé par une cagoule en tête de renard. Illustration / rappel des contes du Moyen Age, qui attribuaient à cet animal des propriétés particulières : on ne le chassait pas que pour sa peau ou les dégâts qu'il causait, il était supposé porter un certain nombre de malédictions humaines (entre autres, sexuelles), et le traquer équivalait en quelque sorte à se débarrasser de celles-ci. Seuls, les hommes participaient à la chasse, l'animal étant chargé d'une symbolique féminine (en rapport à son sexe). L'apparition de Peter Gabriel, dans ce contexte, ne manque pas de surprendre : transfert de personnalité, échange de conditions adverses, le trouble est total, ce qui est sans doute l'effet recherché. Il ne fera qu'aller croissant.

Arrive le morceau principal (« Supper's Ready ») – qui serait bien trop long à décortiquer, puisqu'il s'agit d'une (assez) libre adaptation de l'Apocalypse, un thème abordé par bien des artistes, depuis le Moyen Age jusqu'à Salvador Dali. Gabriel apparait vieilli, maquillé en blanc des pieds à la tête : opposition / contraste avec sa tenue de scène précédente, jetant à nouveau le trouble des impressions dualistes, ange-démon, noir-blanc, positif-négatif. Mais, alors que le noir était beau et jeune comme un archange déchu, le blanc apparait tout rabougri, vieilli, presque fade. Et, tout à l'heure, dans un dernier éclat – en rappel – la pâle silhouette s'animera, bondissant de long en large sur le tempo très vif d'un très bon rock, effaçant d'un coup toutes les images subtiles qui viennent de défiler. Comme un au-revoir qui ne serait qu'une dernière volte-face diabolique. — ALAIN DISTER.

Discographie : « TRESPASS » Charisma 6459 007 (Distribution Phongram). Octobre 70.
NURSEY CRYME Charisma 6369 916 (Distribution Phongram). Novembre 71.
FOXTROT. Charisma 6369 302 (Distribution Phongram). Novembre 72.

L'ange noir du rock européen

Décidément, les Américains sont fatigués quand ils arrivent en France : Stills et Manassas avec leurs déjà vieilles rengaines, Alice et ses requins noyés sous les dollars, le Dead fantôme triste plagiant ses images ternies, laideurs! Les autres s'arrêtent à Londres, Lou Reed et son copain malade, Sparks enrhumé, les Dolls amputées d'un défunt: toutes nos étoiles se moquent de nous, rentrent chez elles et se couchent à nos dépens. Alors, nous, sans elles, quelle musique pour danser?

Alors, sans rancune et faute de nous-mêmes, à nouveau les Anglais. On les avait oubliés, ces coquins bourrés de petites idées riches, charmants fétus ployés sous l'ouragan du rock américain, et lui à bout de souffle, les voici qui reviennent plus nombreux, plus soignés, plus rusés que jamais. La pauvre France avide et sevrée les reçoit comme la manne – chacun son budget – au Bataclan, chapelle dorée des survivants (les moribonds ramassent leurs sous près de la Madeleine, à l'ombre des matraques).

Le 10 janvier, c'était Genesis. La plus belle séance de magie du vieux café. On connaît peu Genesis, malgré de rares chroniques à propos de « Fox Trot » et quelques photos troublantes du chanteur. Presque la même prémonition que pour Roxy Music, en moins artificiel (et pas encore). Le groupe a signé trois albums pourtant, peut-être quatre (mais le premier, tout noir dit-on, n'est qu'un mythe par ici). Tous les trois se ressemblent comme par filiation, et même si le premier sorti n'est qu'ébauche un peu bâtarde de plusieurs pères, il s'agit tout de suite d'une éclatante couleur directement issue des légendes saxonnes et de leurs grands espaces. « Trespass » (« Trépas », l'aîné des trois parus en France) raconte six histoires mêlant personnages, décors et situations à la manières des chansons de geste du Moyen Age. Les instruments, l'orgue surtout, décrivent les thèmes, les lieux (souvent des paysages immenses et purs – « White Mountain »); puis la voix de Peter Gabriel, grave et sauvage, avec parfois sa flûte et ses tambours, tenant les rôles du narrateur et des protagonistes (comme jadis les trouvères dans les châteaux sombres, conteurs, chanteurs, poètes et joueurs de pipeau, tantôt gracieux jouets des dames, tantôt victimes). Pour créer l'atmosphère grandiose de sa musique, Genesis a mêlé, sans doute inconsciemment, l'influence médiévale (puissantes allégories au galop d'un cheval fou, chœurs grégoriens – « Visions Of Angels ») et celle, beaucoup plus proche, de musiciens parents : King Crimson, Procol Harum. Breaks en cascade de l'un, brisant les rythmes et l'écueil des digressions, densités des textes, lyriques et violents, de l'autre. Au passage, l'influence de ces deux groupes sur toute une génération de musiciens anglais et allemands, récompense de leur longue quête d'une identité musicale propre à la culture européenne, par eux sauvée grâce au rock. Il était temps d'ailleurs que des héritiers prodiges comme Van Der Graaf, Genesis et les groupes allemands viennent les soulager d'un poids qui risquait de les étouffer.

A la parution de « Nursery Cryme » (71), deux musiciens dont l'importance sera décisive s'intègrent au groupe : le guita-

riste Steve Hackett, très proche de Fripp, justement, et Phil Collins, batteur-chanteur comme le grand zombie Wyatt. Dès le premier morceau, « The Musical Box » (pretexte à une pochette aux symboles de cauchemar, comme toutes les pochettes de Genesis, aussi indispensables au contenu que l'est sur scène le visage de Peter Gabriel), le ton est donné : plus rapides, les thèmes ne se dispersent plus dans la recherche des effets, dès lors immédiats (la formidable puissance d'évocation des personnages enfouis dans la « musical box »). Mais l'aboutissement le plus éclatant de la démarche de Genesis, c'est « Fox Trot » : sur la première face, quatre thèmes épurés de toute phrase non essentielle, terriblement efficaces et définitifs, la boule de feu qu'est « Watcher Of The Skies » surtout. Alors, enfin, Genesis a pu s'offrir l'expérience d'un morceau d'une face; comme l'avait si magnifiquement tenté Procol Harum avec sa suite « In Held t' Was In I » : « Supper s Ready », ou vingt minutes livrées à la prodigieuse magie de Genesis et de son adorable officiant, Peter Gabriel.

En fait, ce dernier est bien le seul responsable de ce que personne ne soit plus capable d'aligner l'ordre des morceaux joués ce jour-là au Bataclan. Le cher public (paupières argentées) de l'endroit, nous tous prétendus blasés, n'avons pas résisté plus d'une minute à Genesis. Les premiers accords tragiques, malgré l'angoisse visible de Gabriel (oh! jouissance de sentir la peur du funambule avant son premier numéro, quand ses doigts tremblent encore et qu'il prétend nous berner par deux mots de français), l'accélération soudaine des breaks. Puis Gabriel comme s'il marchait, la tête penchée, qui nous regarde par dessous, ses yeux cachés sous des losanges noirs. Et, redressé, d'une voix rageuse : « Watcher of the skies, watcher of all/Him whom life can no longer surprise... » Vraiment fou, tu vois. Après, nous trop heureux à sa merci, accrochés à ses gestes, tous les moments démesurés des albums, là où il nous veut furieusement emmenés. « Supper s Ready », Gabriel vêtu d'une robe rouge, le visage dissimulé sous un masque de renard ou de loup. « Musical Box », en blanc, cheveux poudrés comme ceux d'un vieillard...

Ces histoires effrayantes, ses cris, ses petits mots précis, ses invectives désespérées, « Why don't you touch me, now, now, NOW, NOW, NOW », comme s'il en appelait à nous, pantelants. Pauvres enfants pétrifiés quand lui, pris de colère une fois encore, les brandit au dessus de lui et danse majestueusement autour de ses amplis. Puis soudain, alors que justement nous avions besoin de lui, l'ange noir du rock européen, il nous charge en criant : « We have won! » Et c'est vrai. – FRANÇOIS DUCRAY